



Les cahiers du Collège

n° 58

1er trimestre 2014

DU SENS ET DU SENSATIONNEL

La France s'ennuie... le 15 mars 1968, *Le Monde* publia un article qui a rétrospectivement été lu comme un signe avant-coureur des événements de 68, quand l'agitation politique tint de la fête et de la jacquerie, du sabbat et de l'émeute. Le progrès technique brillait alors de tous ses feux. C'est un étrange destin de la conscience qu'elle semble payer de l'ennui les bienfaits de sa domination sur le monde. Tout se passe comme si l'on ne pouvait dominer la création qu'en la réduisant au silence, face à un paysage muet et soumis on se retrouverait seul. A la suite de Weber on appelle cela le *désenchantement du monde*. Aux deux sens du mot : déception mais aussi désenvoûtement.

C'est que la domination sur la création semble placer l'homme *en face* du monde et non plus *dedans*, vu de loin le paysage se déploie comme un décor. Contemporain enthousiaste de la modernité naissante, Fontenelle présentait le monde comme une scène derrière laquelle machines et poulies font passer des nuages en carton, des cintres descendent des arbres et des buissons sans racines. Le dieu descendu des machines est un pantin. Or on voit que l'ennui naît de la posture du spectateur, quand la création désenchantée devient paysage. En sécurité dans son fauteuil, le spectateur attend, maussade, d'être intéressé, amusé, étonné. Scène ou écran, toute représentation qui sépare l'agir et le sentir fait sourdre l'ennui d'un cœur qui réclame une jouissance insensible. Pascal, témoin de cette crise nouvelle a eu des mots acérés sur le divertissement et sur l'ennui qui aurait dans le cœur de l'homme des *racines naturelles*.

La liste des sept péchés capitaux, ou plutôt des dispositions qui entraînent au péché, comportait jadis l'acédie, c'est-à-dire la tristesse ou lassitude de vivre. Ce mot désignait la mélancolie de celui qui est broyé par le sentiment de l'absurde, le dégoût de la vie. Or on ne parle plus de l'acédie, notre laborieuse modernité a modifié la liste et a remplacé la tristesse par la « paresse », lorsque le travail s'est vu paré des vertus bourgeoises, censé venir à bout de tous les vices.

Je crois cependant qu'il y a une différence toute métaphysique entre l'ennui et la mélancolie car on peut tromper son ennui par des amusements, mais la tristesse ? Celui qui s'ennuie cherche des émotions, des sensations colorées et bruyantes. Un chahut peut bien le distraire. Plus profonde, la mélancolie pressent l'insignifiance possible de toute chose mortelle. L'ennui attend du sensationnel, la mélancolie demande du sens. Sens ou sensationnel ? Quelle sera la réponse au prochain éditorial du *Monde* ?

Jean-Noël DUMONT

SOMMAIRE

Edito p.1

La liberté à l'épreuve de l'enfance.

par Marie GRAND
p.2

Quelques nouvelles
p.6

La liberté à l'épreuve de l'enfance

Marie GRAND, professeur de philosophie, a donné une conférence sur ce sujet dans le cadre du cycle *Comprendre et vivre nos dépendances*.

Elle codirige la chaire *Education* du Collège

Pourquoi faut-il commencer par être enfant ?

Pourquoi diable faut-il commencer par être enfant? Cet être faible et démuné doit tout à ceux qui l'ont mis au monde et recueilli. Sans les soins constants dont il est l'objet, sa vie s'étiolerait. Qu'il y a loin, semble-t-il, de ce nourrisson impuissant à l'adulte autonome qu'il est appelé à devenir ! Il entre dans l'existence sans l'avoir choisie, il contracte une dette insolvable envers ces géniteurs. La confiance est chez lui spontanée, la méfiance et le soupçon seront acquis et seconds. Tout dans l'enfance contrarie notre fascination moderne pour la liberté.

Les philosophes ont, pour leur part, toujours eu la dent dure avec l'enfance. Socrate ne dialogue jamais qu'avec des adultes, Descartes nous avoue avoir attendu un « âge qui fût si mûr » pour commencer à penser sérieusement. Même ceux qui nous invitent à la retrouver considèrent qu'elle doit d'abord être surmontée parce que tout en elle nous rappelle à quel point notre esprit a commencé par être dépendant : des affections du corps, des fantaisies de l'imagination et des discours de nos aînés.

D'ailleurs, philosopher une façon de renaître. L'enfance étant un « faux départ » : il faut reconquérir par-delà notre origine accidentelle le véritable fondement de notre pensée. Le doute et le travail critique replongent dans l'universel et dans le concept un esprit qui a commencé par balbutier dans les traditions et les images. Certains craignent que cela soit insuffisant et que l'on ne parvienne jamais à effacer complètement les traces du commencement : « Nous sommes généralement durant toute notre vie les dupes des jugements acquis étant enfant » écrit Nietzsche. On se prend alors à rêver, comme Descartes, d'une raison qui serait née adulte : « pource

que nous avons été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs (...) il est presque impossible que nos jugements soient si purs, ni si solides qu'ils auraient été, si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance »¹. Comme les Géants de la mythologie grecque, sortant de terre tout en armes, déjà forts et vigoureux, nous imaginons ce que nous gagnerions si nous naissions déjà totalement maîtres de nous-mêmes.

Pourtant cela est-il souhaitable ? Nous faut-il regretter d'avoir été enfant ? Nous montrerons ici que l'enfance ne doit pas être reniée et que c'est même à sa lumière que l'on peut penser la liberté.



La nécessité d'être né enfant.

Jean-Jacques Rousseau nous prévient dès le premier livre de *l'Emile* : « On se plaint de l'état d'enfance ! On ne voit pas que la race humaine eut péri si l'homme n'eut commencé par être un enfant »². L'enfance dans sa vulnérabilité et son indigence est paradoxalement un bienfait de la nature. Au contact de cette faiblesse, nous autres adultes, apprenons à tempérer l'affirmation de nous-mêmes. Le dénuement du nourrisson excite notre pitié naturelle et nous invite à nous décentrer. Combien de jeunes parents se sont découverts des trésors de générosité et de dévouement qu'ils ignoraient ! L'enfant développe naturellement en nous le sens de l'autre et permet d'endiguer les ravages d'un amour de soi trop exclusif.

Mais Rousseau va plus loin. Cet état de dépendance est favorable à l'enfant ; il est même la voie royale pour accéder à la liberté. Celui qui espère un jour devenir autonome ne doit pas considérer les limites et les liens comme des entraves. Car être libre, c'est avant tout, être autosuffisant : « L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut et fait ce qu'il lui

¹ René Descartes, *Discours de la méthode*.

² Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou De l'éducation*, Folio Essai, 1969, p.83.

plaît. Voilà ma maxime fondamentale »³. La liberté est un rapport : le rapport entre mes besoins et mes forces, entre mon vouloir et mon pouvoir. Celui dont la force excède les besoins est fort et indépendant, fût-il un insecte ou un ver ; celui dont les besoins excèdent la force est faible et dépendant. Malheureusement chez l'homme civilisé le déséquilibre est permanent et presque inévitable. La conscience et l'imagination nous rendent capables de nous projeter au-delà de ce qui est immédiatement accessible. Très vite, le possible excède le réel; cela fait naître en nous frustration et déception. « Resserre ton existence en dedans de toi et tu ne seras plus misérable (...) Mesurons le rayon de notre sphère et restons au centre comme l'insecte au milieu de sa toile ».⁴ La liberté consiste donc à mettre en harmonie nos forces et nos besoins. Comme nous ne pouvons pas agir sur le réel ni augmenter à l'infini nos facultés il nous faut rogner sur nos désirs. Voilà la première chose que l'on doit enseigner à l'enfant. Or, s'il naissait d'emblée adulte et fort, cette éducation serait compromise. Il n'apprendrait pas à repérer ses limites et ses besoins croîtraient : « Celui qui n'a qu'à vouloir pour obtenir se croit bientôt maître de l'univers »⁵. Il se mettrait à croire que tout est possible. Pour parvenir à resserrer ses désirs il doit venir buter sur ses limites. Il faut lui donner le sentiment de l'impossible. « Il faut qu'il sente de bonne heure sur sa tête altière le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité sous lequel il faut que tout être fini ploie »⁶. Lui apprendre la liberté, c'est, paradoxalement, le ramener à sa faiblesse, limite et mesure de son pouvoir.

Le mieux, montre Rousseau, c'est qu'il sente cette nécessité dans les choses et non dans les hommes. Pour éveiller ce sentiment rien ne sert de vous montrer autoritaire et de lui demander d'obéir sans cesse à vos ordres. Car dès que l'enfant sait qu'une volonté lui commande, il pressent qu'il peut la faire plier, par la séduction, par le caprice ou à l'usure! De plus cette volonté peut avoir quelque chose d'arbitraire. On accepte, résigné, les leçons du réel mais la mauvaise volonté d'autrui nous insupporte. Seules les choses peuvent donner le sentiment de la nécessité parce qu'elles seules sont soumises à des lois inflexibles. Elles sont ce qu'elles sont. Le sens du possible et de l'impossible seul le réel peut nous l'apprendre.

Mais le monde de l'enfant est-il un monde de choses ? N'accède-t-il pas toujours au réel indirectement, en y étant introduit par l'adulte? Le philosophe Alain remarque très justement que

« l'enfant périrait par l'expérience avant de s'instruire par l'expérience (...) Les premières expériences de l'enfant ne sont pas faites par lui. Il est porté avant de marcher ; on lui présente des objets avant qu'il ne les remarque ; on l'instruit avant qu'il ne puisse s'instruire »⁷. Le monde de l'enfant est d'abord un monde de signes. Il n'accède jamais à la chose toute nue. Ce qui dès notre naissance nous a portés, nous a bordés, ce ne sont pas les choses inertes et muettes mais bien une mère, c'est-à-dire un être capable de signification, qui nous a parlé avant même que nous ne comprenions quoi que ce soit, qui a interprété nos cris et nos pleurs avant même que nous ne sachions parler.

« L'homme réel est né d'une femme. Vérité assez simple, mais de grande conséquence, et qui n'est jamais assez attentivement considérée. Tout homme fut enveloppé d'abord dans le tissu humain, et aussitôt après dans les bras humains ; il n'a point d'expérience qui précède notre expérience de l'humain ; tel est son premier monde, non pas de choses, mais monde humain, monde de signes, d'où sa frêle existence dépend ».

Alain, Libres Propos, Humanités, 1943

L'enfance est donc l'antichambre de la liberté. On y apprend à composer avec notre finitude, à discipliner notre volonté, à apprivoiser une liberté humaine, seulement humaine. Celle-ci n'est pas sans lien ni sans dette: elle vient buter sur les limites du monde, elle est guidée et soutenue activement par les autres, mêlée de manière inextricable ce qui l'a engendrée. On se prend alors à rêver qu'elle puisse un jour larguer définitivement ces amarres et prendre son envol. Mais est-ce réellement possible ? Notre liberté d'adulte est-elle vraiment différente ?



³ *Ibid.*, p. 145.

⁴ *Ibid.*, p. 141.

⁵ *Ibid.*, p. 150

⁶ *Ibid.*, p. 152

⁷ Alain, *Les idées et les âges*, N.R.F, 1927.

De la liberté de l'enfant à celle de l'adulte.

L'enfant, est encore proche de l'origine à laquelle il doit tout ; il ne peut ignorer sa dépendance. L'adulte, parce qu'il donne à son tour la vie, s'enhardit et pourrait s'imaginer capable d'une liberté toute pure. Ses décisions inaugurerait un ordre que rien ne précéderait et qui ne devrait rien à l'extériorité. Cette liberté auto-fondatrice paraît à la fois bien mystérieuse et bien fragile ; comme Narcisse elle risque de se noyer dans sa propre image.

En réalité, devenus adultes, notre liberté ne change pas radicalement de visage. Les liens de dépendance évoluent, le rayon de notre influence s'agrandit, la maîtrise de soi s'affine mais il n'y a là qu'une différence de degré et non de nature. On voit mal comment et pourquoi l'individu deviendrait subitement auteur de lui-même, capable de ne dépendre de rien ni de personne. Il faut consentir à penser la liberté de l'adulte dans la continuité de celle de l'enfant. A trop durcir l'opposition on se rend incapable de comprendre la richesse et la complexité de l'acte libre. L'ajustement des besoins et de la force, du vouloir et du pouvoir au cœur de l'enfance doit être pris au sérieux car lui seul nous permet de dessiner les contours d'une liberté qui ne soit pas fantasmatisée.

Cela suppose premièrement de cesser de considérer la liberté en termes absolus : en opposant d'un côté le déterminisme, de l'autre le libre-arbitre. Nous sommes toujours *plus ou moins* libres. Or la philosophie a du mal à penser cet entre-deux. Elle oscille souvent entre deux thèses extrêmes : l'homme est soit totalement déterminé soit totalement libre. Ou l'événement vient du dehors ou il vient de moi. Tout se passe comme si nos actes ne souffraient qu'une seule lecture possible. Le compromis semble impensable : on ne peut faire une place à la liberté sans lui donner toute la place ou accueillir le déterminisme sans qu'il n'annule définitivement la liberté. C'est cela que nous contestons. Car ces deux options ne sont pas fidèles à ce que nous vivons. Tout choix est à la fois passif et actif, involontaire et volontaire, car la volonté ne meut qu'à condition d'être mue. Aucune action n'est totalement le produit des influences extérieures mais aucune n'est non plus un pur projet de ma conscience. J'accrois mes actes dans la mesure où j'en accueille les raisons. Certes, une raison d'agir n'est pas une cause qui déclenche mécaniquement l'action. En se décidant la conscience se projette et se justifie. Elle se détermine en déterminant la figure définitive de ses arguments. Mais comment peut-on croire qu'elle crée ses arguments *ex nihilo* ? Dans sa *Philosophie de la volonté (Le volontaire et l'involontaire)* Paul Ricoeur

explore les ressorts cachés de la motivation. Il montre comment la volonté s'étaie sur des motifs qui prennent racine dans la vie involontaire du corps, des besoins, des passions, de notre caractère, de notre inconscient et plus généralement dans tout ce par quoi nous sommes mêlés aux autres et au monde c'est-à-dire notre « situation ». Et s'il reste une place pour la liberté au sein de cette « situation » c'est parce que le déterminisme ne fait pas système. Nous sommes « multidéterminés ». Aucun désir dominant ne s'impose et ne rafle la mise. Ces différentes sources de motivations n'étant pas concordantes l'existence doit être clarifiée et unifiée par le tranchant de la décision. Cette dernière n'est pas un commencement absolu : elle assume ou infléchit le sens que l'existence propose sans pouvoir l'ignorer totalement et encore moins l'annuler. La « situation » ne contredit pas notre liberté. Maurice Merleau-Ponty écrit très justement en réponse à Sartre : « Notre liberté ne détruit pas notre situation, mais s'engrène sur elle »⁹. Le prisonnier qui résiste à la torture ne décide pas de manière solitaire de mettre ses valeurs au-dessus de sa douleur. Le souvenir de ses camarades l'accompagne, l'amitié née des luttes passées ranime en lui son courage. Il se sent lié par leurs regards. C'est grâce à ces liens que sa décision héroïque va pouvoir se former et se concrétiser.

Cela doit nous amener à repenser le sens de nos dépendances. Elles ne sont pas d'affreuses contingences qu'il faudrait réviser, ni même une concession faite à notre libre-arbitre mais une grâce qui porte nos décisions en les rendant plus faciles. Notre liberté n'est jamais sans complice. Car comment choisir si nous n'étions prédisposés à rien ? Et comment persévérer dans nos décisions si notre volonté seule devait les porter à bout de bras ? L'angoisse de la page blanche, l'indifférence envers tous les possibles nous condamneraient à l'inaction. Vouloir ce n'est pas poser un projet à vide. Ce dernier n'aurait jamais la force suffisante pour nous faire agir. Personne ne décide de se marier abstraitement sans penser à quelqu'un en particulier. La décision sera effective à partir du moment où la rencontre contingente aura eu lieu. Sur cette dernière je n'ai pas vraiment prise ; au mieux je m'y prépare. L'élan de l'involontaire s'offre alors au magistère du « Je veux » sans nécessairement le contrarier. Il permet aussi à la liberté de ne pas s'éparpiller dans des projets contradictoires. Car rien ne dit que ma volonté soit constante : elle peut chercher à défaire ce qu'elle a fait un peu plus tôt. Et dans ce cas ma liberté serait celle d'un rêve dans lequel tout est, à chaque instant, possible ; les différents moments n'étant pas solidaires

⁹ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Edition Gallimard, 1945, p.505.

entre eux. Or précisément le rêve est incohérent et inconsistant. Si la liberté est le pouvoir de faire, d'inscrire dans le réel des actions reliées entre elles par une trame cohérente, il nous faut pouvoir persévérer dans nos décisions. Sinon notre existence ressemblera à un brouillon illisible.

On définit souvent l'autonomie comme la capacité de se donner sa propre loi, ce qui ne signifie pas faire tout ce qui nous plaît. La loi, c'est ce qui vaut toujours et partout. En suivant ce que je pense être le meilleur, j'ai une ligne directrice qui garantit l'unité de ma vie. Etre autonome suppose donc de ne pas revenir sans cesse sur sa volonté et de pouvoir tenir ses serments. Mais justement peut-on se faire des promesses à soi-même ? Peut-on être à la fois exécutant et arbitre de ses promesses ? Aux premières difficultés il est fort probable que je revienne sur les termes du contrat. Sans les annuler totalement je suis assez habile pour les réinterpréter et les modifier. Ce qui assure la pérennité d'une promesse c'est que je la contracte d'ordinaire avec un autre, qui me rappellera, le temps venu, la nature exacte de mes engagements. Le lien est réel et contraignant car je ne puis pas le réviser seul.

La fascination moderne pour l'autonomie repose sur un pari risqué : celui d'une volonté insulaire et solitaire capable d'être fidèle à elle-même. Il est certes séduisant d'imaginer que le choix que nous faisons de notre vie repose seulement sur une décision souveraine. Le mythe prométhéen nous plaît et nous flatte. L'homme serait cet oublié de la nature, dont le seul don serait de n'avoir aucun don. Comme un demiurge il pourrait modeler à l'envi sa situation. Mais justement, arriverait-il à tirer quelque chose de cette matière informe et neutre, armé du seul burin de sa volonté ? Comme les veines et les nœuds du marbre guident le sculpteur nous pouvons prendre appui sur ce que nos déterminismes nous suggèrent. « Ces motifs n'annulent pas la liberté, ils font du moins qu'elle ne soit pas sans états dans l'être »¹⁰ écrit Maurice Merleau-Ponty. Car l'artiste s'épuiserait à introduire une forme que rien dans la matière ne suggère. De même le sujet se fatiguerait s'il devait renouveler chaque jour ses choix par la seule force de sa volonté.

Comme l'enfant il faut accepter que tout ce qui nous lie nourrisse et soutienne nos choix. Nos dépendances ne sont pas seulement des limites, elles peuvent être des appuis. Il y a là un héritage précieux qui peut constituer un rempart contre la faiblesse et l'inconstance de notre volonté. Mais pour cela il faut cesser d'opposer la liberté et le déterminisme, cesser de voir dans la passivité et l'involontaire des puissances hostiles à la volonté. Je ne suis donc pas

libre *malgré* mon corps, *malgré* les autres... *malgré* toutes mes dépendances mais aussi *grâce* à elles.

« Qu'est-ce donc que la liberté ? Naître, c'est à la fois naître du monde et naître au monde. Le monde est déjà constitué, mais aussi jamais complètement constitué. Sous le premier rapport, nous sommes sollicités, sous le second rapport nous sommes ouverts à une infinité de possibles. Mais cette analyse est encore trop abstraite, car nous existons sous ces deux rapports à la fois. Il n'y a donc jamais déterminisme et jamais choix absolu, jamais je ne suis chose et jamais conscience nue. En particulier, même nos initiatives, même les situations que nous avons choisies nous portent, une fois assumées, comme par une grâce d'état. La généralité du « rôle » et de la situation vient au secours de la décision, et dans cet échange entre la situation et celui qui l'assume, il est impossible de délimiter la « part de la situation » et la « part de la liberté » »

Maurice Merleau-Ponty,
Phénoménologie de la perception,
Edition Gallimard, 1945

Le mythe moderne de l'autonomie nous rend incapables de penser notre « situation » autrement que sur un mode négatif : celui de l'impuissance, de la passivité ou même de l'échec. Elle est souvent perçue comme une limite à l'expression de notre liberté. Ce fut tout l'enjeu du cycle *Comprendre et vivre nos dépendances* que de s'attarder sur tout ce qui semble compromettre notre souveraineté : l'enfance mais aussi la maladie, le soin, la famille, le handicap, la foi. On pourrait rajouter l'amitié, l'amour, le corps, la sexualité, la culture, la langue etc. La liste de tout ce que l'on ne choisit pas est longue. Tellement longue qu'on en vient immanquablement à douter de l'existence de cette autonomie, qui paraît fantasmée et fictive tellement elle admet d'exceptions.



¹⁰ *Ibid.*, p. 510.

Une date à retenir

ASSEMBLEE GENERALE

Mardi 10 juin 2014 à 20 heures

Cette assemblée générale sera précédée à 19 heures d'une messe et suivie d'un buffet amical.

Venez nombreux, cette assemblée est l'occasion de partager les projets de l'association et de présenter le programme de l'an prochain.

Tous les adhérents à l'association (adhésion versée à l'inscription aux cours publics) sont membres de l'assemblée générale.

CHAIRE EDUCATION

Après la conférence de rentrée de Fabrice HADJADJ sur la morale laïque, puis l'exigeant débat entre Anne COFFINIER et Bruno POU CET sur la liberté scolaire, la chaire éducation propose

une soirée-témoignages

« ENSEIGNANTS CHRETIENS DANS UN ETABLISSEMENT PUBLIC »

Mardi 8 avril à 20 heures

Avec notamment Arthur CRAPLET, Jean-François CHEMAIN, Marine de PRENEUF.

Le laboratoire-éducation poursuivra son travail sur **la morale à l'école** samedi 29 mars de 9h à 12h

Le Collège Supérieur et Les Alternatives Catholiques
proposent une représentation théâtrale

« PSAUMES »

de Paul CLAUDEL
Par Stéphane DACLON



Vendredi 4 avril 2014 à 19h00

Eglise Saint-Paul, 3, place Gerson 69005 Lyon

Entrée : 12 euros - Etudiants : 6 euros

Cette soirée est offerte gratuitement aux donateurs du Collège Supérieur.

Pour plus d'informations: contact@collegesuperieur.com - Tél. 04 72 71 84 23